

Toutefois en offrant à M. Roger Dévigne la présidence du Conseil d'Administration, je voulus rendre ainsi hommage à sa pensée inspiratrice.

En un très court espace de temps, je réussis à grouper autour de ce programme des savants, des artistes et des penseurs parfois illustres, ainsi que tous les atlantologues des divers pays, tandis qu'un public chaque fois plus nombreux suivait avec intérêt et même avec enthousiasme nos séances mensuelles.

La Presse française et étrangère, unanimement favorable, considérait nos efforts avec une évidente sympathie.

Tout marchait donc à souhait quand brusquement M. Roger Dévigne s'avisa que la direction imprimée à la société ne correspondait pas à ses vues personnelles, car elle devait être selon lui *uniquement* scientifique.

C'est alors qu'au lieu de se retirer, il usa de son titre de Président, pour critiquer mes « fautes » et mes « erreurs » (?) en des termes dont sa réponse à M. Paul Couissin ne donne qu'une bien faible idée.

Il appartenait dès lors, tant à ma dignité qu'à ma tranquillité, de résigner des fonctions devenues impossibles à remplir.

Veuillez agréer, etc.

PAUL LE COUR,
Fondateur de la S. E. A.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Madeleine-Octave Maus : *Trente ans de lutte pour l'Art* (1884-1914), Bruxelles, Librairie de l'Oiseau Bleu, 62, rue de Namur. — Mémento.

La guerre, entre autres méfaits, a aboli en nous quelques précieuses vertus qui jusqu'en 1914 avaient résisté à l'assaut de l'utilitarisme auquel nous nous sommes asservis depuis.

Le silence des derniers aristocrates et l'irrésistible triomphe de la démocratie ont faussé les rapports les mieux établis en ne laissant subsister de l'ancienne société que les éléments propres à justifier sa ruine et, de toutes les charmantes traditions qui embellissaient notre raison de vivre, il ne reste qu'un fragile souvenir voué, lui aussi, si nous n'y prenons garde, à une irrémédiable disparition.

Pour peu que nous nous reportions à nos joies esthétiques de naguère, leur contraste avec celles qui nous sont offertes aujourd'hui différencie, mieux que n'importe quelles antinomies sociales, les puissances spirituelles qui se disputent l'intelligence et la sensibilité contemporaines.

A l'équilibre et à la mesure dont nous nous targuions il y a quinze ans à peine, comme de privilèges souverains, a succédé un dynamisme éperdu qui n'est point sans troubler une génération inhabile aux brusques assouplissements d'une gymnastique inattendue.

Pour le plus grand dam des arts et des lettres, ce baptême forcé détermina chez certains d'entre nous un regret du passé et, ce qui est pire, une méconnaissance du présent, si bien qu'aux manifestes véhéments des écoles d'avant-garde moins souvent dictés, il est vrai, par une conviction profonde que par un besoin d'étonner, les chefs découronnés de l'opinion ripostent par de non moins véhémentes protestations dont l'indignation ne marche pas toujours de pair avec la vérité et la justice.

Tout cela trahit chez les partisans des deux clans une inadap-
tation foncière à la crise que nous traversons et entretient dans le monde des arts et des lettres un malaise où l'extravagance le dispute à la déraison.

Certes, les novateurs ont toujours été niés ou combattus par les esprits traditionalistes et, lorsque surgit un prophète inédit, les adeptes de la nouveauté ne manquent jamais d'invoquer en sa faveur le martyrologe des divinités méconnues.

Mais on oublie trop aisément que le nombre des victimes ne dépasse guère celui des imposteurs et que pour un martyr des cabales officielles on compte vingt usurpateurs, sacrés grands hommes, on ne sait grâce à quels complots, et rentrés dans l'ombre, on ne sait davantage pour quelles raisons.

Sans doute, nous ne pouvons nier la déchéance de plus d'une de nos anciennes idoles, mais quoi qu'en disent les nouveaux apôtres, il est probable que certains maîtres de l'heure, malgré le battage et la réclame dont on les environne, rejoindront tôt ou tard dans l'indifférence et l'oubli nos faux dieux mutilés. Cependant, à la différence de ceux que nous servions, ils possèdent l'apanage d'une cour attachée à les servir et, grâce aux éditeurs et aux marchands, gagnés à l'américanisme universel, ils s'imposent à l'attention par d'irrésistibles moyens qui n'ont, la plupart du temps, rien de commun avec le talent.

Les tirages fictifs pour les livres et les ventes truquées pour les tableaux sont devenus monnaie courante, et pour peu que la chance ou l'intérêt les aide, les moindres barbouilleurs comme

les plus insignifiants plumitifs peuvent s'assurer, au moins passagèrement, un rôle de grande vedette.

Quoi qu'on en dise, il n'en était pas ainsi autrefois. Les mercantis n'étaient pas les rois du jour et nul ne s'attachait à leur plaire. L'indépendance des esprits n'était pas un mythe et la défense d'une œuvre discutée n'impliquait que de nobles soucis.

A cet égard, l'admirable ouvrage publié par M^{me} Madeleine-Octave Maus vient à son heure et peut être considéré comme le témoignage et la justification d'une époque héroïque entre toutes.

Trente ans de lutte pour l'Art relate l'histoire des XX et de *La Libre Esthétique* qui furent, comme chacun sait, nos salons d'avant-garde de 1884 à 1914.

Mais bien qu'étudiés avec une rigoureuse objectivité qui remise au second plan la personnalité de leur organisateur, c'est celle-ci qui les domine et les fait rayonner de tout leur éclat.

Pour tardif qu'il paraisse, cet hommage à **Octave Maus** n'en est que plus éloquent, puisqu'il résonne dans nos cœurs comme l'écho nostalgique de nos jours heureux. Car comment ne pas associer à nos heures de liberté et d'enthousiasme, la figure de cet animateur touché dès l'adolescence par l'aile impérieuse de la Beauté et qui voua son destin à des conquêtes d'autant plus méritoires que tout, dans la vie, l'entraînait vers les routes confortables du bien-être et de la facilité ?

Pour apprécier le rôle d'Octave Maus dans l'histoire de l'Art contemporain, il faut se reporter aux temps lointains où, saisie à la gorge par le poing indigné de Charles Baudelaire, la Belgique ripostait à l'étreinte du poète par un grossier éclat de rire.

Nourrie dans le confort des idées toutes faites et des traditions bourgeoises, elle bornait à la recherche de quelques joies paisibles ses désirs et ses ambitions, et son attitude devant l'auteur des *Fleurs du Mal* ne traduisait en somme que la stupeur d'une placide commère brusquement livrée au Grand Inquisiteur.

Aussi l'apparition de *La Jeune Belgique*, avec ses poètes intransigeants et ses prosateurs conquis aux dernières formules parisiennes, suscita-t-elle un scandale qui allait s'accroître encore à l'ouverture du premier salon des XX.

C'était à moins de vingt ans de distance la revanche de Baude-

laire assurée par Max Waller pour les écrivains et par Octave Maus pour les musiciens, les sculpteurs et les peintres.

Et cette fois ce ne fut plus un éclat de rire, mais une grimace qui trahit la stupéfaction de la commère.

Epouvantée par cette croisade insolite qui groupait tous les artistes indépendants de Belgique et d'ailleurs, elle prit le parti de crier et de se défendre, ameutant journalistes, critiques et bourgeois autour de sa maison profanée.

Ce que furent ces premières années de lutte, M^{me} Madeleine-Octave Maus le consigne avec une verve et une fierté incomparables.

Injures, sarcasmes, vaticinations, moqueries, en un mot toutes les armes familières à une foule affolée, criblèrent de leurs vains projectiles des artistes comme Ensor, Rops, Vogels, van Rysselberghe, Stobbaerts, de Vigne, Rodin, Israëls, Maris, Mauve, Whistler et Sargent qui exposèrent au premier Salon des XX.

D'année en année, les combats se firent plus âpres. On pouffa de rire devant Toorop, Cazin, Fantin-Latour, Raffaëlli, Braquemond, Toulouse-Lautrec, Constantin Meunier, O. Redon, Monet, Renoir, Monticelli, Cézanne, Cross, Seurat, van Gogh, Gauguin, Signac, B. Morizot, Artan, de Brackeleer, Eug. Smits et d'autres qui jalonnaient les salons successifs de leurs chefs-d'œuvre.

Les musiciens ne connurent pas un meilleur sort : Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Duparc, C. Franck, Chausson, Lekeu, A. Magnard, P. de Bréville, que l'on trouve au programme des premiers concerts vingtistes, révolutionnaient un public confit dans le culte des Meyerbeer, des Ambroise Thomas et des Gounod.

C'étaient d'orageuses séances, présidées par le grand chef des Insurgés, Octave Maus qui, un sourire aux lèvres, tandis que peintres, sculpteurs et musiciens subversifs prodiguaient leurs enchantements à un public aussi méfiant qu'inquiet, songeait aux prochaines conférences d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Verlaine, d'un André Antoine et d'un Stéphane Mallarmé, qui ne devaient précéder que de quelques années celles d'un H. de Régnier, d'un André Gide, d'un Alfred Jarry, d'un Camille Mauclair, d'un André Fontainas et d'un Adrien Mithouard.

Il suffit de feuilleter l'ouvrage de M^{me} Madeleine-Octave Maus, illustré de nombreuses reproductions et bourré de documents du

plus haut intérêt, pour juger de l'effort déployé pendant un trentenaire par le fondateur des *XX* et de *La Libre Esthétique*.

Tous les grands noms de la peinture, de la musique, de la sculpture et de la littérature, Maus les a exaltés sinon découverts, si bien que l'on peut saluer en lui l'un des plus grands révélateurs de l'Art Contemporain.

Attentif à tout effort loyal et à toute tentative intéressante, il faisait fi de ses goûts personnels pour ne chercher dans l'œuvre que le reflet d'un esprit et d'un tempérament, et c'est ainsi que, des impressionnistes aux premiers cubistes, toutes les tendances de l'Art moderne furent, grâce à ses soins, représentées aux Salons des *XX* et de *La Libre Esthétique*.

Cet aristocrate né fut sans doute le dernier de nos Mécènes. Défenseur passionné de l'Art, il le servait avec une générosité, un désintéressement et une flamme qui peuvent être offerts en exemple à ceux qui prétendraient lui succéder.

Ennemi des formules, il choisissait ses invités parmi les représentants des écoles les plus diverses, faisant voisiner par exemple un Eugène Boudin avec un Rik Wouters ou un de Braeckleer avec un Seurat.

Dans cet esprit délicat et sensible ne pouvaient chanter que des voix élues, et si l'on s'étonnait parfois de tel de ses choix ou de telle de ses admirations, on s'apercevait bien vite que, devant une optique éphémère, son œil averti avait deviné juste.

Le livre que lui consacre M^{me} Madeleine-Octave Maus le fait revivre parmi nous.

Jamais peut-être, mieux qu'à présent, nous ne nous apercevons de son absence et, tout en l'assurant de notre reconnaissante ferveur, nous ne pouvons nous empêcher de pleurer en lui le dernier et le plus parfait représentant d'une époque où l'Art, épris de sa seule perfection, se refusait au maquignonnage qui lui tient lieu d'auréole aujourd'hui.

MÉMENTO. — Le prix de *La Libre Académie de Belgique* (Prix Edmond-Picard) a été décerné à M. Edward Ewbank pour son roman *La Queue de Poisson*, dont il a été rendu compte dans cette Chronique.

GEORGES MARLOW.